
Jean-Marie LHÔTE, *Histoire du hasard en Occident*

Paris, Éd. Berg international, coll. Histoire des mentalités, 2012, 248 p.

Boris Solinski



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8594>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8594](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8594)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 473-474

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Boris Solinski, « Jean-Marie LHÔTE, *Histoire du hasard en Occident* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8594> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8594>

Tous droits réservés

Enfin, le dernier jeu de clés relève de la mise en acte du pouvoir à travers les stratégies et les jeux, autrement dit les modes de son exercice. Il en ressort que toute stratégie d'influence passe par la possession d'un statut externe relativement élevé, la compétence perçue, la confiance en soi, la fluidité communicationnelle. Et au-delà des stratégies positives (la prise de parole, l'orientation de l'action) et les stratégies négatives (la manipulation, l'intimidation), aucune organisation n'est exempte de jeux de pouvoir. Ce sont là autant de clés constitutives d'une véritable pédagogie du pouvoir telle qu'expérimentée et analysée par Simone Landry.

En somme, en mettant l'accent sur la dimension fonctionnelle du pouvoir, ce livre à l'écriture concise, à la démarche méthodique et à la tonalité pédagogique affirmée se présente comme une bonne introduction à la question du pouvoir tout en soulignant sa dimension fondamentalement relationnelle. Ainsi Simone Landry guide-t-elle et offre-t-elle un *vademecum* ou plutôt une boîte à outils à expérimenter et à partager afin de démonter la mécanique du pouvoir à l'œuvre dans les relations sociales et précisément dans les jeux de pouvoir.

Jean Zoungrana

SAGE, université de Strasbourg, F-67000
zoungrana@unistra.fr

Jean-Marie LHÔTE, *Histoire du hasard en Occident.*

Paris, Éd. Berg international, coll. Histoire des mentalités, 2012, 248 p.

« Vous devriez écrire une histoire du hasard, cela n'existe pas ». Cette suggestion innocente, émise en 1993, mûrit dans l'esprit du spécialiste des jeux qu'est Jean-Marie Lhôte au point de donner le jour à l'ouvrage quelques 20 ans plus tard. Bien que l'assertion ne soit pas tout à fait exacte, puisque l'on trouve plusieurs pseudo-histoires du hasard, même si elles ne se présentent pas forcément sous ce jour : ainsi les américains Reuven et Gabrielle Brenner ont produit avec *Spéculation et jeux de hasard* (trad. de l'américain par Marie-Andrée Lamontagne, Paris, Presses universitaires de France, 1993 [1990]) une histoire du hasard qui partage plusieurs références communes avec celle de Jean-Marie Lhôte. Par ailleurs, certains ouvrages cités en références par ce dernier auteur peuvent prétendre à cette dénomination, c'est le cas du *Jeu* d'Alan Wykes (trad. de l'anglais par Jacqueline Jude, Paris, Éd. Tallandier, 1964) et plus encore de *Hasard, adresse et chance : la psychologie du pari et du jeu* de John Cohen (trad. de l'anglais par Élisabeth Grin, Paris, Presses universitaires de France, 1960), même si

le traitement est effectué quasi exclusivement du point de vue ludique. Bien entendu, cela ne diminue en rien l'intérêt d'articuler et de remettre en perspective ces contributions, d'autant que l'auteur est particulièrement légitime pour le faire.

Pour apporter sa pierre à l'édifice, à partir du dictionnaire, l'auteur propose de découper le hasard en quatre acceptions : le hasard comme cas fortuit ou risque (*casus*), le hasard comme volonté divine (*fortuna*), le hasard comme chance (*alea*) et le hasard comme sort aveugle (*fors* ; p. 9). Ce découpage n'est pas sans rappeler (fortuitement ?) le classement que le même auteur avait entrepris dans *Le symbolisme des jeux* (Paris, Éd. Berg international, 1976) qu'il répartissait en quatre catégories : l'ordre du monde (jeux de compétition qui impliquent une prise de risque), le sort des rêves (jeux de hasard et notamment de divination), le plaisir d'être ensemble (jeux de masques et d'illusion qui reposent sur l'intuition, donc sur la chance) et la magie des objets (le mystère des origines). Plus concrètement, Jean-Marie Lhôte utilise cette typologie pour dégager quatre époques qui rythment l'histoire humaine et à chacune desquelles il attribue plus spécifiquement un hasard dominant : l'homme hasardeux (*casus*) de l'Antiquité, auquel succède l'homme de destin (*fortuna*) à l'époque chrétienne qui s'efface à la Renaissance devant l'homme improbable (*alea*) pour laisser sa place, à partir d'Hiroshima, à l'homme téméraire (*fors*).

Cependant, cette belle construction est plus permissive qu'il n'y paraît, puisque l'on retrouve tous les types de hasard à chaque époque. C'est sans doute là que le bât blesse car, pour l'auteur, le moindre événement fait sens à la hauteur de son érudition hors norme : le hasard est partout. À l'instar d'un Johann Huizinga (*Homo ludens. Essai sur la fonction sociale du jeu*, trad. du néerlandais par Cécile Seresia, Paris, Gallimard, 1951, p. 58) qui, après avoir affirmé que le jeu est la « conscience d'être autrement que la vie courante », traque dans la moindre activité sociale, Jean-Marie Lhôte, après l'avoir scindé en quatre catégories de hasard, les retrouve dans chaque événement marquant, chez chaque penseur. Or, la critique est naturellement la même que celle faite au procédé appliqué au jeu par l'historien néerlandais : si le hasard est partout, alors il n'est nulle part en particulier. En outre il peu sembler vain de s'émerveiller de trouver du hasard tout autour de nous... puisque, depuis la définition de Lactance (*Les institutions divines*, livre vi, chapitre ix, III^e siècle après J.-C.) qui consacre le hasard comme « l'ignorance des causes » (in : John Cohen, 1963 : 101), son périmètre est infini. Il est donc pour le moins normal que ce même hasard soit décelable en tout temps et en

tout lieu, sans, pour autant, que nous en apprenions davantage sur lui. En effet, une fois les catégories de hasard posées par l'auteur en introduction, on ne voit pas vraiment ce que ce voyage historique apporte à la connaissance du concept : reconnaître le hasard n'est pas le connaître davantage, *a fortiori* le faire connaître.

Le plus étonnant est que, en tant que ludologue, Jean-Marie Lhôte disposait de tous les atouts pour penser un concept qui est né du jeu ; pour la première fois il devenait possible de le penser de manière ludologique, c'est-à-dire comme l'expression de la quintessence du jeu. En effet « hasard » vient de l'arabe « jeu de dé » et « aléatoire » dérive d'un sens équivalent en latin, quant à la chance (« *cadentia* »), c'est la chute des dés de la main du joueur. Chaque fois que l'occasion de penser le hasard pour lui-même apparaît, l'auteur esquive malheureusement le sujet : « Quelques visionnaires doivent néanmoins être cités, quand bien même ils rêvent davantage qu'ils ne prouvent ; ils imaginent en effet d'appliquer cet embryon qu'est alors l'analyse des hasards à d'autres domaines que le jeu. Ils marquent sans le savoir le début d'une révolution redoutable. Passe encore de calculer des chances dans un jeu, mais s'intéresser à la vie même en se basant sur les mêmes principes, c'est stupéfiant. Or, dès 1661, John Graunt à l'intuition qu'il est possible de calculer les probabilités de mortalités en analysant les bulletins de décès » (p. 169). Tout en qualifiant cette découverte de révolution redoutable et stupéfiante, l'auteur l'abandonne aussitôt pour une salve d'exemples. Pourtant, cette révolution ne se situe certainement pas dans l'émergence des probabilités, qui sont le contraire d'une avancée en matière de hasard, puisqu'elles le résolvent, en d'autres termes, elles le dissolvent. La véritable stupéfaction pour les contemporains de John Graunt, Gottfried Wilhelm Leibniz le premier, qui a contesté ses résultats, vient de ce que l'interprétation de ses travaux ne prétendait rien moins que subordonner le destin (fût-il humain), domaine réservé de Dieu, aux mathématiques, modestes fruits de la logique.

On peut en sourire aujourd'hui, mais Leibniz ne s'y est pas trompé : le hasard échappe à la pensée, comme le brouillard à la vue. Soit il nous empêche de voir en même temps qu'il nous interdit de le percevoir ; soit il est dissipé et c'est précisément son absence qui le met hors de notre portée. Et c'est bien là tout le problème : jamais il ne vient à l'esprit de l'auteur qui, en tant qu'historien, traque les faits – devrions-nous dire les conséquences et les effets – que le hasard n'existe pas en tant que tel puisqu'il n'est qu'un regard – humain – porté sur des causes invisibles qui échappent à notre

perception. Pourtant, par cela-même, ce hasard dont nous avons l'intuition et que nous ne pouvons concevoir est le fruit de notre pensée, donc un phénomène qui ne peut être conçu que par elle. Mais alors, comment penser l'impensable ? Fugitivement, Jean-Marie Lhôte esquisse une piste, à la suite des travaux du mathématicien Émile Borel : « Dès lors un retournement de perspective se produit dans la recherche scientifique puisqu'auparavant la complexité était comprise à partir de notions simples et que désormais des lois simples pourront dériver d'observations complexes » (p. 194). Mais le pas qui mènerait à la pensée complexe d'Edgar Morin n'est pas franchi, alors que c'est, à ce jour, l'une des seules à proposer de penser le flou et la confusion sans en passer par leur résolution.

Histoire du hasard en Occident n'en est pas moins un livre informé et riche, même si sa matière, rassemblée de façon chronologique, est plus proche de la compilation de fiches que de l'ouvrage de synthèse et que cette forme même, par l'empilement des références plus que par leur articulation, ne peut éviter des lacunes : presque rien sur l'ordalie, et moins encore sur *La bibliothèque de Babel* de Jorge Luis Borges (trad. de l'espagnol par Paul Verdevoye et Nestor Ibarra, Paris, Gallimard, 1978 [1941]) où le hasard règne en maître au point de prendre la place de Dieu – ni même la moindre référence à *La grande question sur la vie, l'univers et le reste* de Douglas Adams (1978). Une étude intéressante mais néanmoins décevante au regard de ce qu'elle aurait pu être, même si elle est sans doute un premier jalon indispensable à une analyse ludologique du hasard.

Boris Solinski

CREM, université de Lorraine, F-57000
boris.solinski@gmail.com

Romain PASQUIER, *Le pouvoir régional. Mobilisations, décentralisation et gouvernance en France.*

Paris, Presses de Sciences Po, coll. Références, 2012, 380 p.

En format poche, publié dans la série dirigée par Patrick Le Galès et Denis Segrestin aux Presses de Sciences Po, Romain Pasquier livre un ouvrage soigné, appuyé sur une solide bibliographie en science politique et agrémenté de 35 tableaux synthétiques sur les enjeux soulevés. Comme le veut la collection Références, il s'agit d'un essai de synthèse, sur le pouvoir régional que Romain Pasquier, directeur de recherche au CNRS, membre du CRAPE (Centre de recherches sur l'action politique en Europe) à Rennes, est bien placé pour proposer. Le